

DU MÊME AUTEUR

DU BON USAGE DES FONCTIONNAIRES À L'INTENTION  
DE CEUX QUI VOUDRAIENT S'EN DÉBARRASSER...,  
(sous le pseudonyme de Pierre Ducasset),  
Belfond, 1990

LE CRÉPUSCULE D'UN ANGE,  
Le Reffet, 2001 (J'ai Lu, 2003)

UNE MÈRE DE SABLE,  
Le Reffet, 2003

PIERRE GUINOT-DELÉRY

NOUVELLES DU 21 AVRIL

*nouvelles*

Couverture : Julien Levy

© Le Passage Paris-New York Editions, 2005



LE PASSAGE

## 1. LA FIN DU MONDE

*Mardi 23 avril 2002*

Comme chaque matin, Simon s'attarde devant la fenêtre de sa chambre. Il connaît par cœur la vue qui s'offre à lui. Rien d'inattendu. Au premier plan, une esplanade de terre battue. Puis des amas de détritrus, vieux chiffons, meubles éventrés, canettes de bière, bidons rouillés, pneus calcinés et, sur la droite, la carcasse d'un pick-up Toyota. À l'arrière, bordant la décharge, un bloc compact de bâtisses grises aux toits de tôles rafistolées surmontés d'un réseau de câbles enchevêtrés. D'une masure à l'autre courent des fils chargés de pauvres linges élimés. Au-dessus, le ciel bleu, espace inviolé, semble narguer le fatras innombrable qu'il surplombe.

Ce n'est pas un paysage. Cela mérite-t-il même le terme objectif de décor ? Il n'en sait rien. Depuis longtemps, il s'abstient de recourir à l'abstraction des substantifs. Ce moment quotidien passé à fixer les alentours est le seul rite qui le raccroche à sa vie d'avant : il se tenait ainsi quelques instants, le front

collé contre la vitre de la maison familiale, avant de descendre prendre son petit déjeuner. Il renouait d'un regard attendri avec l'amorce de la colline, les premiers arbres de la forêt, les quelques mètres du sentier de grande randonnée visibles entre les branches épaisses. Ce panorama le rassurait. Il aimait en mesurer les changements, jour après jour, saison après saison. Mais il en percevait aussi le caractère éternel. De ce mélange d'immobilité et d'évolutions imperceptibles naissait le sentiment d'une vie triomphante. Avec le recul, il mesure le lyrisme un peu naïf de ses sensations d'alors, probable héritage d'une adolescence qui peinait à s'achever. Qu'importe, il s'en était nourri, rassasié, et y avait d'une certaine manière puisé la force de s'en évader.

La désolation étalée à présent sous ses yeux ne rivalise pas en romantisme avec les frondaisons vosgiennes. Mais ce rendez-vous matinal lui est tout aussi indispensable. Il l'ancre dans la réalité du moment, lui rappelle les repères qu'il s'est choisis. Il a toujours ressenti le besoin, au sortir du sommeil, de reprendre conscience des lignes, des courbes, des couleurs du monde où il se trouve immergé. Il conserve en mémoire le vague souvenir d'un long passage de Proust évoquant sa lente et confuse perception des chambres dans lesquelles il s'éveillait. Simon n'écrit pas, n'écrira sans doute jamais. Mais s'il devait le faire, ce serait peut-être pour retrouver, avec ses mots, cette

musique de l'entre-deux. Confronté depuis des années aux chocs à répétition de la misère, de la violence et de la mort, il ne résiste qu'en entretenant au fond de lui le goût des demi-teintes, le murmure des mélodies fredonnées en sourdine.

– Salut, Simon. Je dérange ?

– Non, pas du tout. Salut, Bernard.

– Dis-moi, tu as déjà expédié la commande ?

– La commande ? Non. Je pensais le faire en fin de matinée. Pourquoi ?

– Je me suis rendu compte que j'avais besoin d'un tas de trucs. Je t'ai fait la liste. Il y a juste quelque chose à rajouter. Je viens de m'apercevoir qu'on m'a encore piqué un stéthoscope et...

– Un stéthoscope ?... Ça, c'est signé Little Lulu qui est sans doute passé dans le coin. Suffit de lui mettre la main dessus.

Le visage de Bernard se ferme. Une expression douloureuse lui tord la bouche. Il pâlit.

– Tu... tu n'es pas au courant pour Lulu ?

– Au courant de quoi ?

– Dimanche, des types en camionnette... Ils ont déboulé dans la rue principale du village. Certains disent que c'était les Brigades Noires. Va savoir... Ils tiraient en l'air dans tous les sens, comme d'habitude. Enfin, en l'air... Il s'est pris trois balles dans le ventre. Ils ne se sont même pas arrêtés.

– Et il est...

Bernard baisse la tête. Lulu... Douze, treize ans maximum ? Frimousse mal lavée surmontée d'une tignasse frisée. Silhouette malingre en mouvement perpétuel. Toujours fourré au dispensaire. Il posait mille questions à la minute, n'attendait pas les réponses, entraînait, sortait, portait les paquets à la poste, aidait parfois à ranger le soir, s'arrangeait souvent pour manger avec l'équipe, chapardait aussi, avec un faible pour les ustensiles médicaux... De passage et tellement présent... Une sorte de symbole de leurs journées peuplées d'êtres fugaces, accrochés à la vie par un souffle fragile, les uns résignés, les autres tenaces. Lulu appartenait à la seconde catégorie. Insuffisant comme assurance tous risques pour le secteur.

La famille de Simon développait un militantisme du concret. Cours d'alphabétisation et Restos du Cœur pour la mère ; syndicalisme de base pour le père cheminot. Lui s'était senti tenté par des sphères plus propices au débat d'idées. Du moins le croyait-il. Bref passage à la Ligue Communiste pour commencer. Vite fatigué d'une phraséologie hermétique, il avait filé au Parti Socialiste dans la foulée des élections de 1988. Il avait nourri un temps l'illusion d'être associé à la gestion des affaires du pays, mais une profonde lassitude l'avait peu à peu envahi.

Mesquines querelles locales, guerre de succession engagée par diverses « écuries » pour remplacer le leader historique déclinant, discours vides de sens... Ces frustrations à répétition l'avaient conduit sur la voie d'un retrait progressif. Avec la conviction croissante que le véritable jeu, le pouvoir réel, se situait en d'autres lieux. Plus haut. Plus loin. Faute d'atteindre ces sommets, il fallait, pour agir sur les choses, retourner au contact, se frotter aux détresses de tous les jours, là où les foules oubliées luttaient en silence pour leur simple survie. Vers le milieu de l'année 1994, son rejet des hautes sphères se cristallisa autour de la perspective d'un duel Balladur-Delors à la prochaine élection présidentielle. En quoi cela le concernait-il ? Quel élan, quelles perspectives, comparés à la clameur sourde montant bien au-delà des frontières hexagonales ? Partir. Ne pas continuer à se compromettre dans ces escarmouches sans envergure. Prendre le large. Se battre pied à pied pour le sauvetage d'une vie. Rien qu'une vie.

En janvier 1995, il larguait les amarres.

*Mercredi 24 avril 2002*

D'avoir trop longtemps fixé l'écran de l'ordinateur, il ressent de légers picotements dans les yeux. Sa capacité à ingérer les informations multiples véhiculées par le réseau atteint ses limites.

Jadis, avant de recevoir des nouvelles de France, il aurait fallu patienter. Attendre un courrier livré aux incertitudes de la navigation au long cours ou guetter l'arrivée d'un avion aux horaires aléatoires. La technologie a balayé ces contraintes et instauré le temps de l'instantanéité. Ce soir, enseveli sous un déluge de mots, de phrases, d'affirmations alarmistes et péremptives, Simon hésite à voir dans cette nouvelle donne un véritable progrès.

Les premiers messages reçus lundi l'ont mis en alerte. Confronté à l'annonce des résultats ahurissants du 21 avril, il est allé chercher sur différents sites des éléments susceptibles de nourrir sa réflexion au-delà des réactions émotionnelles de ses correspondants. Les titres de la presse renforçaient cette impression de désarroi irraisonné : « La bombe Le Pen » (*France-Soir*), « Le séisme » (*Le Figaro*), « La France sous le choc » (*Ouest-France*). Sans parler de la déclaration du président sortant reprise en première page du *Monde* : « La République est entre vos mains. » Rien de moins ! Même atténué le lendemain par Ségolène Royal (« il n'y a pas dans le pays 20 % d'électeurs fascistes »), la panique semble l'emporter sur l'amorce même d'une analyse sérieuse.

Ce déferlement plonge Simon dans un trouble profond. Il se voit brutalement rattrapé par tout ce dont il a voulu s'éloigner. Ce télescopage survient au moment même où il a pris la décision de mettre fin

à son exil, au moins provisoirement. Son contrat expire le 31 mai. Il avait choisi de ne pas le renouveler et de se résoudre à rentrer. L'envie d'un retour aux sources, peut-être. Sans vision claire de la suite. Et maintenant, même le très court terme devenait flou.

*Vendredi 26 avril 2002*

Ils manifestent. Ils pétitionnent. Ils s'époumonent. Et puis quoi ? Dans quelle misère morale et intellectuelle ont-ils sombré ? Ils contemplant leur nombril et se surprennent en le découvrant si peu engageant. Ils râlent, se lamentent, se désespèrent. Ils bénéficient de tous les droits, sociaux, politiques, culturels, les utilisent comme défouloirs à leurs aigreur et jouent ensuite les désolés, les affligés, les scandalisés lorsqu'ils sont confrontés au résultat. Ils se méfient de l'étranger, fustigent le voleur de bicyclette, réclament davantage de flics, de prisons, une justice plus expéditive et feignent l'étonnement de renforcer ainsi les gros malins au verbe haut, aux idées simplistes et aux solutions radicales. Chacun pour soi et tout pour moi. Ils se claquent la porte sur les doigts et hurlent à la fin du monde. Minables. Eh bien non, la fin du monde, ce n'est pas ça, la fin du monde, elle s'affiche tous les jours, là, dehors, derrière la porte. Les estropiés, les affamés, les gosses tués d'une balle perdue, les mères

muettes de désespoir, ce sont eux qui la vivent, la fin du monde. Ceux-là, ils n'auront même pas la force de s'échapper, de venir remplir vos centres de rétention, vos ateliers clandestins et vos charters de sans-papiers. Ceux-là restent cloués aux seuils de leurs taudis et finiront par s'allonger par terre pour attendre d'être enfin délivrés du malheur.

Simon ne décolère pas. Il en a marre de recevoir continuellement des e-mails pathétiques, de lire des appels à une résistance dérisoire, d'observer sur son écran les images de foules vociférant des slogans absurdes, trop heureuses d'oublier dans le tourbillon de la rue qu'elles ont elles-mêmes creusé ce fossé béant au bord duquel elles éprouvent un vertige bien tardif. Il ne connaît pas ces gens. Il n'est plus des leurs.

*Samedi 27 avril 2002*

– Henri, est-ce que tu aurais deux minutes ?

– Bien sûr, Simon, entre.

– Dis-moi, est-ce que j'ai un remplaçant ?

– Un remplaçant ?

– Ben oui, un remplaçant... Je te rappelle que je suis censé partir dans un mois.

– C'est vrai... Tu vois, je n'avais pas réalisé... Eh bien non, on ne m'a rien dit. Mais tu sais, c'est normal. Déjà ils ne sont pas très doués pour organiser

les successions en temps voulu. En plus, on ne se bouscule pas pour venir ici...

– OK. Dans ce cas, sois sympa, préviens-les : le poste n'est plus libre.

– Plus libre ?

– Je reste, c'est tout.

## **2. L'ÉPICIER DE SAINT-MARTIN-SUR-LOIRE**

*Lundi 22 avril 2002*

Migraine légère. Légère mais persistante. Il se masse doucement l'intérieur des arcades sourcilières puis la base du nez. La gêne reste très relative. Le début d'après-midi particulièrement calme permet sans grand inconvénient de supporter cet état de vague torpeur. En y repensant, Roger regrette d'avoir accepté un troisième pastis hier soir chez les Morel. Surtout qu'après l'apéritif, ils lui avaient infligé un Gamay des plus moyens « pour faire passer » une très redoutable gibelotte de lapin, comme disait la maîtresse de maison. Bref, une sérieuse entorse à des habitudes plutôt frugales. Voilà le résultat...

La journée précédente lui apparaissait d'ailleurs comme celle des comportements hors normes. Son premier acte inhabituel, aux alentours de 11 h du matin, avait été de se rendre au bureau de vote. À première vue, le fait semblait mineur. Sauf que trente-trois années s'étaient écoulées depuis une

démarche analogue. En avril 1969, fier d'étréner son accession à la majorité légale, Roger glissait pour la première fois un bulletin dans une urne. Sans se poser de questions tant l'emprise familiale pesait sur son choix, il avait apporté son soutien au grand homme à bout de souffle lancé dans un ultime coup de poker aux allures de suicide politique. Était-ce de s'être retrouvé d'entrée de jeu minoritaire ? Ou, plutôt, son absence d'intérêt véritable pour la vie publique l'avait-elle maintenu dans une indifférente abstention ? En tout cas, il n'avait plus jamais éprouvé la moindre envie d'exprimer des opinions dont il aurait d'ailleurs été le premier à reconnaître le flou et l'approximation.

Son retour à la vie citoyenne de la veille ne signifiait pas pour autant un engagement combatif dans le débat d'idées. Sa femme, très remontée (« on ne peut pas continuer comme ça », martelait-elle depuis des mois, surtout les jours où elle clôturait la comptabilité), avait insisté. Il s'était laissé fléchir. Avec l'impression qu'il allait jouer un bon tour. À qui ? La cible n'était guère précise. Plus qu'à une véritable prise de conscience, il obéissait à une sorte de lassitude, de dégoût larvé hérité du sentiment d'une existence chaotique ballottée au gré d'événements sur lesquels il n'avait exercé aucune prise. Le résultat dépassait ses espérances : en se retrouvant, d'une certaine manière, dans le camp des vainqueurs, il avait contribué à créer une sorte de cataclysme national. Sa

gueule de bois n'était rien à côté de celle du pays tout entier. S'en réjouissait-il ? Ce serait trop dire. Mais le désarroi ambiant lui montrait qu'il avait atteint son objectif.

En acceptant l'invitation des Morel à regarder chez eux la télé pour la soirée électorale, il révélait d'une certaine façon son désir de remettre un pied dans une vie collective qu'il fuyait d'habitude. Ce petit plaisir l'aidait à supporter les conséquences d'un vin aigrelet et d'un repas trop copieux.

La supérette aux couleurs de la chaîne régionale Marchés du Centre (jaune pour la façade, bleu pour l'enseigne et les contours des fenêtres et de la porte) ouvre sur la place Maurice-Champier (ancien maire de Saint-Martin-sur-Loire, 1953-1971). Roger vient se poster sur le seuil. Un peu d'air devrait l'aider à dissiper son mal de tête. Il contemple l'espace désert : l'église de l'autre côté, les maisons basses aux toits d'ardoises, le monument aux morts, les quatre bancs de part et d'autre d'une courte pelouse rectangulaire. Une moto passe bruyamment devant lui. Depuis la réalisation du contournement en 1996, la route nationale évite le village. Le trafic est devenu rare et ce genre d'engin détonne dans le calme ambiant. Les vieux se déplacent à pied. Quelques femmes utilisent des vélos sans âge. À cette heure, leurs maris se sont éparpillés au volant de leurs voitures vers Orléans ou

Blois, là où l'on offre encore des emplois. Les jeunes ont disparu sous d'autres cieux assouvir de plus hautes ambitions.

Dans l'attente d'une hypothétique clientèle, Roger déplie le journal local qu'il tient à la main. Il s'attarde quelques instants sur le titre de première page (« La France en état de choc »), puis sur l'éditorial disséquant avec gravité les scores des différents candidats. Cette lecture rapide s'achève sur un haussement d'épaules. Il reporte son regard sur la rue principale de part et d'autre du magasin.

Ses yeux se posent un instant sur l'enseigne du Crédit Rural à une centaine de mètres sur sa droite. Il esquisse une grimace. Rien à voir cette fois avec son mal de crâne. Il pense juste à son découvert et à la morgue avec laquelle le traite le petit homme chauve qui dirige l'agence. Aux coups de fil dont il l'abreuve comme si le sort de la banque dépendait de sa malheureuse ardoise de 50 000 francs... De toute manière, « ils » se régalaient avec les agios, compromettant ainsi eux-mêmes les chances d'un retour à l'équilibre. Bande de salauds ! La seule vue du panneau rouge marqué du logo blanc de l'établissement financier provoque dans tout le corps de Roger une sorte de montée d'adrénaline. Pour un peu, lui si pondéré se laisserait envahir par une violence féroce. D'ailleurs, tiens, voilà six mois, quand le distributeur de billets fut pillé en pleine nuit, il s'est senti partagé

entre deux réactions contradictoires : d'un côté, la crainte de constater que même ici on n'était pas à l'abri des malfrats ; de l'autre, une joie mauvaise, irrationnelle, du saccage de cette façade derrière laquelle trônait l'ennemi obtus.

Abandonnant son poste d'observation, il s'apprête à rejoindre Mireille à l'intérieur du magasin près de la caisse. La moto entrevue tout à l'heure repasse, toujours pétaradante. Il a juste le temps d'apercevoir les deux types juchés sur l'engin, casqués et en survêtement, l'un clair, l'autre foncé. « Pas le genre du coin », pense l'épicier, maugréant contre ces intrus et le vacarme qu'ils lui infligent, comme s'ils prenaient un malin plaisir à pilonner son crâne meurtri.

– Bonjour m'sieurs dames.

À 15 h 30 précises, comme tous les lundis, Madeleine Fleury fait son entrée. Ils l'aiment bien cette vieille dame proprette. Surtout Roger. Jean, un des fils Fleury, petit dernier d'une tribu de trois garçons et deux filles, partageait son pupitre à l'école primaire. Ils ne se sont pas lâchés pendant vingt ans, du collège au lycée, puis la caserne à Nantes. Ensuite, apprentissage commun, embauche simultanée chez Meunier et Frères, entreprise de mécanique générale et principal employeur de Saint-Martin. Les deux copains ont traversé ensemble les années de prospérité, suivies d'un lent déclin, de fournées successives

de licenciements jusqu'à la fermeture définitive en 1997. Roger, bénéficiant d'un stage de reconversion, avait repris la gérance de l'épicerie du village au moment de sa transformation en libre-service. Les perspectives de Jean se révélèrent moins positives, au moins dans l'immédiat : trois années de chômage avant de se décider à émigrer en région parisienne et de décrocher un poste de chef de rayon dans une grande surface de bricolage. Par la suite, les liens se sont distendus. La mère Fleury servait de temps à autre d'intermédiaire pour échanger quelques nouvelles.

Depuis la mort de son mari et l'abandon de la ferme familiale voilà trois ans, elle habite une petite maison à deux pas du magasin. Chaque début de semaine, elle « vient faire le plein », selon son expression. Des emplettes modestes. Surtout l'occasion de bavarder et de rompre la solitude. Ce 22 avril, Madeleine est en verve. Elle, plutôt discrète d'habitude, arbore un sourire malicieux et des yeux rieurs.

– Vous avez vu, Roger, on les a bien eus, lance-t-elle avec entrain.

– Pardon ?

– Le résultat des élections... Vous avez vu le résultat ? 27 % à Saint-Martin. Mieux que pour toute la France. Ça donne à réfléchir, non ?

Son interlocuteur marque un temps de silence. C'est bien la première fois que la conversation porte sur la politique. En général, il évite le sujet. Aucune

exception. En dehors du peu d'intérêt qu'il éprouve pour le thème, la plus élémentaire prudence commerciale impose de rester à l'écart d'éventuels conflits. Déjà que les clients ne se bousculent pas ! Plusieurs fois, il a repris Mireille à ce propos. Sa femme se laisse plus volontiers aller à des considérations bien senties, mais dangereuses et déplacées.

La vieille dame reprend :

– Il faut leur donner une bonne leçon. Au deuxième tour, ils vont comprendre leur malheur.

– Oui, oui, c'est bien possible, interrompt Roger avec l'intention résolue de ne pas laisser son épouse s'engouffrer dans la brèche. Moi, vous savez... les élections... Bon. Qu'est-ce qu'on vous sert aujourd'hui ? J'ai de belles tomates d'Espagne.

La diversion produit son effet. Madame Fleury sort de son sac la liste de ses courses hebdomadaires et la confie à Mireille. Lui respire. Et quand la mère de Jean ressort de la supérette, il se sent apaisé. Une idée lui trotte dans la tête. Le deuxième tour... Il n'y avait pas encore pensé. Il se satisfait sans état d'âme d'avoir participé à la débâcle des notables nationaux. Faire du gros blond un éventuel président, c'est autre chose. Son bagout ne lui déplaît pas et ses blagues douteuses rompent avec le filet d'eau tiède des autres. Il lui arrive d'asséner quelques vérités rugueuses, le genre de truc invouable qui soulage. Mais Roger n'oublie pas non plus la fortune aux origines troubles

et les allures de parvenu du héros du jour. Et puis, il faut être sérieux : ce type à l'Élysée... cela n'aurait pas de sens. L'avertissement a été donné. « Ils » en feront ce qu'ils voudront. Le plus probable est qu'il ne retournera pas voter. Voilà. Retour à la normale.

Roger se dirige vers la remise au fond du magasin. Il y a du tri à effectuer dans les stocks.

Ce n'est pas un cri, plutôt un hurlement. La voix de Mireille. Il se précipite hors du réduit, contourne un rayon, découvre la scène. Il les reconnaît. Les deux types de la moto. L'un tient sa femme par les épaules et la secoue violemment. Le second s'escrime sur le tiroir-caisse. Le mécanisme de sécurité résiste. Posé sur le siège à côté de lui une espèce de long bâton en bois (personne n'a encore jamais vu à Saint-Martin une batte de base-ball). Roger hésite une fraction de seconde. « Les petits salauds ! » Il fait demi-tour et pénètre de nouveau dans le local qu'il vient de quitter, ouvre un placard. Il se saisit du fusil flambant neuf (un Fair DC 12 à canons superposés et double détente acheté après l'épisode du distributeur de billets) et retourne à l'intérieur du magasin.

Mireille est à terre, recroquevillée, le visage caché dans ses mains. L'homme au survêtement clair, agenouillé près d'elle, la maintient fermement. L'autre semble avoir réussi à forcer la caisse. Roger s'avance, bousculant au passage une gondole remplie de paquets de riz. Les agresseurs se retournent.

Ils prennent conscience de la présence du gérant, immobile, son arme braquée vers le plus proche. Face-à-face muet sans échange de regards : les motards ont tous les deux conservé leur casque intégral.

– José, gaffe, il a un gun !

Il a bien vu, José. Il fait un pas brusque en avant, renverse la chaise et lâche une bribe de phrase :

– M'sieur, attendez, on n'est pas...

Trop tard. Surpris par le bruit et le mouvement Roger a tiré. Le type se plie en deux, esquisse un repli, titube, tente de s'accrocher au présentoir de journaux, l'entraîne dans sa chute, se retrouve sur le ventre, rampe sur quelques centimètres, s'immobilise. Son complice a fait demi-tour, il franchit la porte à toute vitesse, récupère la moto appuyée contre la vitrine, l'enfourche, démarre et file vers la sortie du village.

Roger se déplace lentement. Jusqu'à toucher le corps allongé près de l'entrée. Il s'agenouille puis s'assied par terre, pose son fusil et reste là, prostré.

Sirène. Le sang partout, traînée poisseuse sur le sol, éclaboussures çà et là, près de l'endroit où se tenait le type au moment de l'impact. Sanglots étouffés de Mireille. Odeur fade alentours. Oreilles bourdonnantes. Et puis cette unique pensée, à la seconde où se présente le premier gendarme : « Tiens, c'est marrant, je n'ai plus mal à la tête... »